

qui l'avait sauvée au risque de sa vie, tout ce mal venait de Nicolas Starkos !

Mais Henry d'Albaret n'avait pas été sans se rendre compte de l'effet que ce nom de Starkos venait de produire sur Andronika. On comprend qu'il voulut la presser sur ce point.

— Qu'avez-vous ?... Qu'avez-vous ? s'écria-t-il. Pourquoi ce trouble au nom du capitaine de la *Karysta* ?... Parlez !... parlez !... Connaissez-vous donc celui qui le porte ?

— Non... Henry d'Albaret, non ! répondit Andronika, qui balbutiait malgré elle.

— Si !... Vous le connaissez !... Andronika, je vous supplie de m'apprendre quel est cet homme... ce qu'il fait... où il est en ce moment... où je pourrais le rencontrer !

— Je l'ignore !

— Non... Vous ne l'ignorez pas !... Vous le savez, Andronika, et vous refusez de me le dire à moi, à moi !... Peut-être, d'un seul mot, vous pouvez me lancer sur sa trace... peut-être sur celle d'Hadjine... et vous refusez de parler !

— Henry d'Albaret, répondit Andronika d'une voix dont la fermeté ne devait plus se démentir, je ne sais rien !... J'ignore où est ce capitaine !... Je ne connais pas Nicolas Starkos !

Cela dit, elle quitta le jeune officier, qui resta sous le coup d'une profonde émotion. Mais, depuis ce moment, quelque effort qu'il fit pour rencontrer Andronika, ce fut inutile. Sans doute, elle avait abandonné Scio pour retourner sur la terre de Grèce. Henry d'Albaret dut renoncer à tout espoir de la retrouver.

D'ailleurs, la campagne du colonel Fabvier devait bientôt prendre fin, sans avoir amené aucun résultat.

En effet, la désertion n'avait pas tardé à se mettre dans le corps expéditionnaire. Les soldats, malgré les supplications de leurs officiers, désertaient et s'embarquaient pour quitter l'île. Les artilleurs, sur lesquels Fabvier croyait pouvoir plus spécialement compter, abandonnaient leurs pièces. Il n'y avait plus rien à faire en face d'un tel découragement, qui atteignait jusqu'aux meilleurs !

Il fallut donc lever le siège et revenir à Syra, où s'était organisée cette malheureuse expédition. Là, pour prix de son héroïque résistance, le colonel Fabvier ne devait recueillir que des reproches, que des témoignages de la plus noire ingratitude.

Quant à Henry d'Albaret, il avait formé le dessein de quitter Scio en même temps que son chef. Mais vers quel point de l'Archipel porterait-il ses recherches ? Il ne le savait pas encore, lorsqu'un fait inattendu vint faire cesser ses hésitations.

La veille du jour où il allait s'embarquer pour la Grèce, une lettre lui arriva par la poste de l'île.

Cette lettre, timbrée de Corinthe, adressée au capitaine Henry d'Albaret, ne contenait que cet avis :

— Il y a une place à prendre dans l'état major de la corvette « *Syphanta*, de Corfou. Convierait-il au capitaine d'Albaret d'embarquer à son bord et de continuer la campagne commencée contre Sacratif et les pirates de l'Archipel ?

— La *Syphanta*, pendant les premiers jours de mars, se tiendra dans les eaux du cap Anapomera, au nord de l'île, et son canot restera en permanence dans l'anse d'Ora, au pied du cap.

— Que le capitaine Henry d'Albaret fasse ce que lui commande son patriotisme !

Nulle signature. Ecriture inconnue. Rien qui pût indiquer au jeune officier de quel part venait cette lettre.

En tout cas, c'était là des nouvelles de la corvette, dont on n'entendait plus parler depuis quelque temps. C'était aussi, pour Henry d'Albaret, l'occasion de reprendre son métier de marin. C'était enfin la possibilité de poursuivre Sacratif, peut-être d'en débarrasser l'Archipel, peut-être aussi, — et cela ne fut pas sans influencer sa résolution, — une chance de rencontrer dans ces mers Nicolas Starkos et la sa coléve.

Le parti d'Henry d'Albaret fut donc immédiatement arrêté : accepter la proposition que lui faisait ce billet anonyme. Il prit congé du colonel Fabvier, au moment où celui-ci s'embarquait pour Syra, puis, il frêta une légère embarcation et se dirigea vers le nord de l'île.

La traversée ne pouvait être longue, surtout avec un vent de terre qui soufflait du sud-ouest. L'embarcation passa devant le port de Coloquinta, entre les îles Anossai et le cap Pampaca. A partir de ce cap, elle se dirigea vers celui d'Ora et prolongea la côte, de manière à gagner l'anse du même nom.

Ce fut là qu'Henry d'Albaret débarqua, dans l'après-midi du 1^{er} mars.

Un canot l'attendait, amarré au pied des roches. Au large, une corvette était en panne.

— Je suis le capitaine Henry d'Albaret, dit le jeune officier au quartier-maître, qui commandait l'embarcation.

— Le capitaine Henry d'Albaret veut-il rallier le bord ? demanda le quartier-maître.

— A l'instant !

Le canot déborda. Enlevé par ses six avirons, il eut rapidement franchi la distance qui le séparait de la corvette, — un mille au plus.

Dès qu'Henry d'Albaret fut arrivée à la coupée de la *Syphanta* par la hanche de tribord, un long sifflet se fit entendre, puis, un coup de canon retentit, qui fut bientôt suivi de deux autres. Au moment où le jeune officier mettait pied sur le pont, tout l'équipage, rangé comme à une revue d'honneur, lui présenta les armes, et les couleurs corfiotes furent hissées à l'extrémité de la corne de brigantine.

Le second de la corvette s'avança alors, et, d'une voix forte, afin d'être entendu de tous :

— Les officiers et l'équipage de la *Syphanta*, dit-il, sont heureux de recevoir à son bord le commandant Henry d'Albaret !

II

CAMPAGNE DANS L'ARCHIPEL

La *Syphanta*, corvette de deuxième rang, portait en batterie vingt-deux canons de 24, et, sur le pont, — bien que ce fut rare alors pour les navires de cette classe, — six caronades de 12. Elancée de l'étrave, fine de l'arrière, les façons bien relevées, elle pouvait rivaliser avec les meilleurs bâtiments de l'époque. Ne fatiguant pas, sous n'importe quelle allure, de ce air roulis, marchant admirablement au plus près comme tous les bons voiliers, elle n'eût pas été gênée de tenir, par des brises à un ris, jusqu'à ses cacatois. Son commandant, si c'était un hardi marin, pouvait faire de la toile sans rien craindre. La *Syphanta* n'eût pas plus chaviré qu'une frégate. Elle eût cassé sa mâture plutôt que de sombrer sous voiles. De là, cette possibilité de lui imprimer, même avec forte mer, une excessive vitesse. De là, aussi, bien des chances pour qu'elle réussit dans l'aventureuse croisière, à laquelle l'avaient destinée ses armateurs, ligues contre les pirates de l'Archipel.

Bien que ce ne fût point un navire de guerre, en ce sens qu'elle était la propriété, non d'un Etat, mais de simples particuliers, la *Syphanta* était militairement commandée. Ses officiers, son équipage, eussent fait honneur à la plus belle corvette de la France ou du Royaume-Uni. Même régularité de manœuvres, même discipline à bord, même tenue en navigation comme en relâche. Rien de laisser aller d'un bâtiment armé en course, où la bravoure des matelots n'est pas toujours réglementée comme l'exigerait le commandant d'un bâtiment de la marine militaire.

La *Syphanta* avait deux cent cinquante hommes portés à son rôle d'équipage, pour une bonne moitié Français, Poitevins ou Provençaux, pour le reste, partie Anglais, Grecs et Corfiotes. C'étaient des gens habiles à la manœuvre, solides au combat, marins dans l'âme, sur lesquels on pouvait